

Bulletin d'histoire politique

Les territoires symboliques du sport : le hockey comme élément identitaire du Québec

Jean-Pierre Augustin et Christian Poirier



Volume 9, numéro 1, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060432ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060432ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Augustin, J.-P. & Poirier, C. (2000). Les territoires symboliques du sport : le hockey comme élément identitaire du Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 9(1), 104-127. <https://doi.org/10.7202/1060432ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les territoires symboliques du sport : le hockey comme élément identitaire du Québec¹

•••

Jean-Pierre Augustin
Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III

Christian Poirier
Institut d'Études Politiques de Bordeaux

Introduction

La naissance du hockey sur glace au Canada offre un exemple particulier de création puis de diffusion d'un sport dans une aire restreinte où s'agence un ensemble d'influences climatiques, culturelles et politiques. Inventé autour de 1870 à Montréal par quelques amateurs de sport anglo-canadiens, le hockey sur glace s'impose rapidement et devient en trente ans le sport national des Canadiens anglais et des Canadiens français.

La progression du hockey a accompagné la formation du pays et a participé à la construction de la « Canadian nation », au mouvement de différenciation par rapport à la mère patrie britannique et au voisin américain, en intégrant les clivages ethniques et linguistiques dans une unité culturelle sportive. Le fait que les Canadiens français, à la suite des Canadiens anglais, reconnaissent le hockey comme leur sport national à un moment où ils doivent défendre leur langue et leur culture souligne combien le sport peut jouer le rôle de creuset culturel et combien le hockey a pu devenir un élément constituant de l'identité canadienne-française.

Cet article a pour objectif d'examiner ce vaste mouvement d'appropriation par les Québécois d'un sport à l'origine anglophone, de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui. La recherche dans ce domaine en est à ses débuts. Donald Guay et Gilles Janson font figures de pionniers avec leurs travaux sur les débuts du sport en général et sur le hockey en particulier. Sur le plan théorique, Donald Guay aborde le sport comme un indicateur socioculturel, en portant une attention particulière aux représentations (des élites religieuses, anglo-protestantes, de la presse) : « Le sport se présente comme un microcosme de l'influence d'une culture dominante sur une culture dominée. Avec le commerce et les affaires, il est un lieu stratégique d'accu-

turation des Canadiens français par les Britanniques qui dominent le monde occidental et au-delà². » Le sport est un élément de la culture prise comme « un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées, servent d'une manière à la fois objective et symbolique à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte³ ».

Dans la même lignée, Anouk Bélanger a analysé le rôle du hockey dans le projet identitaire québécois au XX^e siècle. Selon elle, la question de l'identité culturelle se manifeste admirablement dans le monde du hockey, véritable « foyer d'expression de toute une lutte collective et de recherche d'identité nationale⁴ ». Elle examine ainsi comment l'identité culturelle se construit par l'intermédiaire du discours. Toutefois, son utilisation de la théorie de Robert Schwartzwald, qui donne une large part au thème de l'homosexualité dans la question identitaire et fait dire à M^{me} Bélanger que la figure de l'Autre, du Canadien anglais, est associée dans l'imaginaire québécois à l'homosexualité, en opposition à la masculinité des joueurs québécois, nous laisse perplexe. Cette approche la conduit à réduire la réception du hockey aux seules classes ouvrières et populaires : « Une fierté s'est donc construite au Québec autour de l'image de joueurs dont font partie Maurice Richard et Guy Lafleur. [...] Il ressort que cette image représente toute une classe sociale ouvrière, provenant de familles d'agriculteurs, susceptibles de mobilité sociale et désireuses de se tenir debout devant l'Anglais⁵. » Or au moment où jouait Guy Lafleur, durant les années 1970, l'engouement pour ce joueur et son club n'était pas limité aux seuls ouvriers ou agriculteurs, bien au contraire.

Ainsi, hormis la question de l'homosexualité, les éléments théoriques rapidement esquissés ici nous semblent constituer un bon point de départ pour l'analyse. Nous allons toutefois arrimer davantage la question identitaire, en relation avec le hockey, avec une approche interprétative faisant du récit un élément central de l'identité. En l'occurrence, le concept d'identité narrative nous semble particulièrement propice pour une exploration des liens entre identité et hockey au Québec. Selon cette approche, articulée par Charles Taylor, Fernand Dumont et Paul Ricoeur⁶, il n'y a pas de groupe social sans un rapport indirect à son être propre à travers une représentation de soi-même. Ainsi la fonction du discours identitaire est une fonction d'intégration et de perpétuation de la communauté dans le temps. La communauté acquiert une image stable et durable d'elle-même grâce à des discours identitaires prenant la forme d'une narration, utilisant le récit. Pour que l'identité devienne un horizon propre à une communauté, il faut l'intervention d'un discours qui instaure un horizon commun de signification qui instaure une identité narrative. L'interprétation que fait la société

sur elle-même, et repérable dans des discours et des textes, la constitue comme communauté.

Pris sous cet angle, le sport, partie intégrante de la culture, est producteur de récits symboliques, il est un site de socialisation et de symbolisation qui constitue la communauté. Le sport moderne est une dimension centrale de l'expérience populaire, de la mémoire collective et le hockey est une production sociale et culturelle qui produit du symbolique. Et quand a-t-on un symbole ? Lorsqu'un événement ou la situation d'un individu (en l'occurrence un joueur ou une équipe de hockey) sont transcendés au-delà de leur situation particulière par les récits articulés par d'autres personnes qui s'en servent dans la constitution de leur propre identité. Un symbole est quelque chose pris pour quelque chose d'autre. C'est un transfert : le hockey devient le symbole d'un peuple. Il est une partie de ce que les Québécois vivent et il donne une signification à leur vie. Les structures, les significations, les valeurs qui lui sont associées font partie de l'expérience des Québécois. Comme le soulignent Richard Gruneau et David Whitson, « Hockey acts both as myth and allegory in Canadian culture. The game has become one of this country's most significant collective representations - a story that Canadians tell themselves about what it means to be Canadian⁷. » Le hockey apparaît ainsi comme un mythe, au sens de Roland Barthes, c'est-à-dire une forme de discours culturel à propos du monde et dont la caractéristique première est de représenter le monde social comme étant à la fois naturel et stable. Le récit mythique est une partie essentielle de l'identité puisqu'il permet aux gens d'interpréter leur propre culture, de se reconnaître.

Le hockey est donc une institution qui produit du discours social, véhicule des idées dominantes sur le fonctionnement de la société, produit du symbolique orientant les comportements et les pratiques. Pour ces raisons, il ne crée pas l'unanimité. L'histoire du hockey est une histoire de négociation culturelle, de compromis et de luttes plutôt qu'une marche progressive vers son institutionnalisation et sa légitimation collective. L'analyse devra donc être attentive aux liens étroits qui ont toujours existé entre la culture, le hockey et le pouvoir, ce qui permet de mieux apprécier les relations changeantes entre le sport, les valeurs et les identités.

Nous allons donc examiner, à propos du hockey, l'interprétation proposée dans différents récits (journaux, biographies, ouvrages spécialisés). Après avoir montré l'appropriation initiale du hockey par les Canadiens français à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, nous allons surtout examiner l'arrimage de la question identitaire à ce sport au XX^e siècle. Pour ce faire, trois secteurs retiendront notre attention : le hockey professionnel avec le club de hockey des Canadiens de Montréal et ses vedettes Maurice

Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur, ainsi que l'équipe des Nordiques de Québec ; les interventions étatiques des gouvernements canadien et québécois qui ont pris le hockey comme outil stratégique de promotion de l'unité canadienne pour l'un ou d'émancipation collective pour l'autre ; le développement du hockey amateur allant dans le sens d'une institutionnalisation progressive de ce sport et de sa légitimation comme sport national. Enfin, nous examinerons quelques facteurs, plutôt récents et liés à l'économie du sport en Amérique du Nord, de dissociation entre le hockey et l'identité québécoise.

L'appropriation initiale du hockey⁸

La présence des Canadiens français, comme pratiquants de sports, est marginale durant une grande partie du XIX^e siècle. Ce sont les Anglais et les Écossais qui introduisent la pratique sportive et, progressivement, les Canadiens français en explorent quelques facettes : le baseball (d'origine américaine), la crosse et les courses de chevaux deviennent très populaires durant la saison estivale. En hiver, la sociabilité traditionnelle des Canadiens français se déroule à l'intérieur⁹. La raquette connaît toutefois une popularité remarquable à partir de la deuxième moitié du siècle. Cette présence initiale est le fait d'une minorité appartenant à la classe aisée qui ne crée pas d'organisations sportives mais s'intègre le plus souvent dans les clubs anglophones. Puis la bourgeoisie francophone, plus nombreuse durant les années 1890, crée les premières associations canadiennes-françaises pour défendre ses intérêts et se différencier. C'est le début d'un vaste mouvement de différenciation ethnique des institutions sportives. L'Association Athlétique d'Amateurs Le National est créée en 1894, autour de la crosse. Ses dirigeants sont de la bourgeoisie, les joueurs appartiennent à la classe ouvrière alors que les spectateurs sont de toutes les classes. Surtout, Gilles Janson note « la présence constante du nationalisme canadien-français, tant chez les promoteurs que chez les consommateurs sportifs. Les membres de la bourgeoisie à l'origine de l'institutionnalisation du sport chez les francophones l'utilisent régulièrement pour justifier leurs actions dans ce nouveau champ culturel¹⁰. » Ainsi la formation d'une culture sportive chez les Canadiens français est dès le départ liée au nationalisme. Le hockey se développera sur ce socle identitaire.

La première partie de hockey publicisée (dans *The Gazette*) a lieu le 3 mars 1875 au Victoria Skating Rink. L'Université McGill met en place les premières équipes structurées et la première ligue. La présence des Canadiens français parmi les organisateurs de clubs ou de ligues entre 1875 et 1893 ne dépasse pas 3 %. Mais, dès 1896, le journal *La Presse* présente le hockey comme « notre sport national¹¹ ».

Les premiers clubs de Canadiens français sont formés dans les collèges classiques au début des années 1890 : collèges Sainte-Marie, Saint-Laurent, du Mont Saint-Louis, des Jésuites de Montréal¹². En 1900, une quinzaine de collèges ont des clubs¹³. Les collèges sont les premiers lieux où les francophones jouent au hockey de façon sportive (avec des règles, équipes, ligues). Ils possédaient de vastes terrains facilitant l'aménagement de patinoires, alors que les municipalités n'avaient pas les ressources suffisantes pour amorcer une véritable politique d'aménagement d'équipements sportifs. Selon Daniel Guay, les collèges représentent un terrain stratégique, avec les courses de chevaux, de diffusion du sport au Québec. Incidemment, le clergé est dans un premier temps opposé au sport en général puisqu'il détourne de la réflexion ou de la morale mais surtout parce qu'il est un facteur menaçant le cœur même de la société canadienne-française : la langue parlée dans le sport est l'anglais et la langue française constitue un des piliers, avec la religion et les traditions, du nationalisme de la survivance défendu par le clergé. Puis une doctrine catholique du sport va progressivement se développer et le hockey sera assimilé par le clergé à un outil de développement et d'émancipation de la collectivité québécoise. Devant l'industrialisation, l'urbanisation et les manifestations du gouvernement fédéral voulant investir le champ sportif laissé aux provinces selon la Constitution de 1867, le clergé se dotera d'appareils d'intervention dans le sport et les loisirs¹⁴.

À partir de 1898, l'Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard encourage la construction de patinoires un peu partout au Québec et surtout dans l'Est de Montréal¹⁵. Au tournant du siècle, les premiers journalistes sportifs francophones apparaissent (*La Minerve*, *La Presse*, *La Patrie*) et vont contribuer à diffuser le sport. Ces journalistes considèrent que d'assister aux matchs des équipes canadiennes-françaises est un devoir patriotique¹⁶. Les victoires de ces clubs sont présentées comme des victoires de tous les Canadiens français. L'appropriation sémantique est donc rapide : à partir de 1903 les journalistes disent « notre équipe » et « notre sport national ». La Société du Parler français au Canada propose d'ailleurs un glossaire en 1906.

Les équipes francophones sont intégrées aux ligues anglophones au tournant de 1910 et le nombre de joueurs francophones dépasse celui des anglophones à partir de 1917. Au sein de la principale ligue professionnelle, les anglophones restent toutefois majoritaires à près de 80 %, situation qui demeurera à peu près inchangée jusqu'à aujourd'hui.

En somme, en moins de 30 ans, le hockey est devenu le sport national des Canadiens français et leur principal divertissement hivernal¹⁷. Selon Donald Guay, le sport répond à de nouveaux besoins de sociabilité en milieu urbain : « Le sport devient pour les Canadiens français un autre lieu de socialisation et de sociabilité, un lieu élargi [un territoire symbolique], plus

permissif, qui donne accès à d'autres valeurs que celles de la société traditionnelle¹⁸. » La sociabilité sportive favorise l'adaptabilité à la vie urbaine en permettant la création de nouveaux réseaux d'amitiés. Le développement des communications et l'urbanisation, qui apportent clientèles et infrastructures, sont aussi des éléments de premier plan : c'est de Québec et de Montréal que sont diffusées les ligues, équipes sportives, etc. Les concentrations urbaines permettent à des promoteurs de professionnaliser ce sport et la presse accélère ce mouvement en annonçant et en commentant les matchs. De plus, selon Guay, le nationalisme de compromis et de conciliation articulé par les élites canadiennes-françaises à partir de l'échec de la Rébellion des Patriotes de 1837-1838 a facilité cet emprunt au conquérant anglais.

Le hockey professionnel comme outil d'affirmation du Québec moderne

Deux équipes de hockey évoluant dans la Ligue nationale de hockey (LNH) incarnent et ont accompagné, tout au long du XX^e siècle, le développement d'une identité québécoise résolument ancrée dans la modernité : les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec. De la fondation des Canadiens en 1909 à celle des Nordiques en 1972, un même récit mythique et utopique est repérable, celui d'une équipe composée majoritairement de Québécois francophones et qui s'affirme sur les patinoires d'Amérique. Les succès d'une vedette (Maurice Richard) ou d'un club deviennent alors des victoires pour tout le peuple : le hockey déborde vers les sphères économiques, sociales et politiques, il devient un élément central de l'identité.

L'utopie d'une équipe composée exclusivement de Canadiens français

Le club de hockey le Canadien de Montréal est fondé en 1909 par J. Ambrose O'Brien, un Canadien anglais d'Ottawa. En homme d'affaires averti, O'Brien a l'idée de doter Montréal d'une équipe composée de Canadiens français qui attireraient des foules considérables : « On annonça [...] qu'une franchise était accordée à un club qui porterait le nom de "Canadien" et qui alignerait exclusivement des joueurs de langue française¹⁹. » À cet effet, O'Brien engage Jack Laviolette comme directeur-gérant et responsable de l'embauche des joueurs et fait inscrire le « CH » sur le gilet de l'équipe, pour faire référence aux Canadiens Habitants du Québec. L'identification entre les spectateurs et les joueurs est rapide. Dès 1911, *Le Devoir* proclame : « Ah ! quelles merveilles on peut faire avec l'étoffe du pays²⁰. » Elle s'étend aussi en dehors de Montréal puisque selon *Le Soleil*, le nouveau club montréalais est plus populaire que les Bulldogs de Québec, équipe plus performante mais jugée trop anglophone. Les journaux présentent d'ailleurs l'équipe comme si tout un peuple était derrière : « Les Canadiens français sont unanimes à déclarer que les leurs triompheront²¹. » Lorsque le club engage un joueur

anglophone, en février 1911, *Le Devoir* qualifie ce geste comme une « grave insulte », une « bourde », un « déshonneur » pour les Canadiens français.

En fait, le rêve d'une équipe composée essentiellement de francophones cède rapidement la place, du moins dans l'esprit des propriétaires anglophones, à la nécessité d'avoir une équipe gagnante, peu importe les éléments ethniques qui la composent. Dès 1920-1921, la présence francophone est de moins de 50 % dans l'équipe. Surtout, les journaux et les élites francophones n'apprécient guère que la propriété du club soit 100 % anglophone. Un amateur écrit dans *Le Devoir* : « Le club Canadien représente l'élément canadien-français, alors pourquoi ne pas en confier les destinées à l'un des nôtres²² ? » Cette question hantera le club jusqu'à aujourd'hui, alors que les familles Bronfman et surtout Molson prendront la direction de l'équipe. Au fil des ans la population acceptera que la propriété du club soit anglophone mais la gérance et surtout l'entraîneur devront être francophones.

Toutefois, même avec des éléments anglophones, l'équipe ne connaît pas le succès. Léo Dandurand, directeur-gérant de 1921 à 1935, table alors sur le mythe du Canadien français, jeune, dynamique, coureur des bois. Il mise sur Howie Morenz, Aurèle Joliat, Georges Vézina, Didier Pitre, Jean-Baptiste Laviolette, Édouard Lalonde, Alfred Lépine. Les anglophones parlent alors des « Flying Frenchmen » de Montréal qui sont dévastateurs sur les patinoires de la Ligue. L'organisation du Canadien avait d'ailleurs, depuis 1910, l'exclusivité des droits sur les francophones en ce qui avait trait au recrutement des joueurs. C'est l'époque (1924-1938) d'une formidable rivalité entre deux clubs de Montréal, les Canadiens et les Maroons, une équipe composée d'anglophones. Les foules sont considérables pour assister à ces luttes symboliques entre les deux communautés linguistiques de Montréal. Le Forum est construit pour les Maroons par la Canadian Arena Cie mais dès 1926, le Canadien s'y produit définitivement, autre signe d'appropriation francophone d'une construction anglophone. Lorsque l'équipe remporte la Coupe Stanley en 1930 et en 1931, les amateurs et les journaux soulignent l'honneur que le club fait jaillir sur tous les Canadiens français : « je me demande même si leur cri de ralliement "les Canadiens sont là" ne convient pas mieux au nationalisme canadien-français que "je me souviens"²³ ». Ce slogan, clamé par la foule durant les matchs et intériorisé par la mémoire collective, signifie littéralement : nous sommes présents, comme peuple, sur la scène sociale, politique et culturelle non seulement au Canada (Toronto) mais aussi en Amérique (le club se produit à Détroit, Chicago, Boston et New York). Le Canadien est ainsi considéré comme un outil de promotion nationale à l'étranger : « M. Beaudry [président du Conseil de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique] estime que les joueurs du Club de hockey Canadien constituent la publicité la plus solide et fructueuse dont la province de

Québec peut disposer aux États-Unis²⁴. » Le développement de la radio au début des années 1930 permet au Canadien de devenir un symbole identitaire partout au Québec. Surtout, le décès du joueur-étoile Howie Morenz en mars 1937 marque véritablement le début d'une identification profonde. Les funérailles ont lieu au Forum et des milliers de Canadiens français défilent devant la dépouille. On se met alors à parler de la Sainte Flanelle et le hockey est, pour la première fois, associé à la religion, élément identitaire fort du Canada français de l'époque.

De l'exclusivité ethnique à l'exclusivité territoriale

La fin des années 1930 marque un repli très net de l'identification à l'équipe. D'abord, le système de recrutement est modifié en 1935 et le Canadien perd l'exclusivité des joueurs francophones. Ensuite, les Maroons déclarent faillite en 1938, ce qui provoque en fait une fusion des deux équipes puisque le Canadien est autorisé à embaucher tous les joueurs anglophones des Maroons qu'il souhaite. Ainsi, entre 1936 et 1952, la présence francophone oscille entre 50 % et 17 %. Les Canadiens anglais de Montréal deviennent alors des partisans des Canadiens, qui n'est plus l'équipe des Canadiens français. Le club met l'accent sur les succès d'une équipe gagnante, et non plus sur le caractère national.

Mais les défaites s'accumulent et, entre 1932 et 1942, six capitaines et neuf entraîneurs se succèdent : on réclame à grands cris une équipe francophone. C'est à ce moment que Tommy Gorman met en place la Québec Senior Hockey League et une autre innovation d'origine anglophone sera appropriée par les Canadiens français. Est mis sur pied tout un réseau de recrutement pour aller chercher les meilleurs espoirs canadiens-français. Or le Canadien obtient au même moment une entente territoriale avec les autres clubs de la LNH qui lui donne de fait un quasi-monopole sur le Québec. L'exclusivité ethnique de la période 1910-1935 se transforme en exclusivité territoriale en 1940-1950. Celle-ci se concrétisera notamment par la fondation de la Ligue de hockey junior majeur du Québec par Frank Selke, directeur-gérant du Canadien à partir de 1946. Le club commande alors tout un réseau de ligues mineures partout au Canada, afin de repêcher les meilleurs espoirs francophones.

Le hockey devient religion

Ce système de recrutement porte ses fruits puisqu'il sera à l'origine d'une des plus formidables dynasties du sport professionnel : entre 1956 et 1960, le Canadien remporte cinq coupes Stanley consécutives. Surtout, ils battent les Maple Leafs de Toronto à Toronto le 14 avril 1960, en finale de la Coupe. À un moment où le Canada français tente de s'affirmer politiquement, cette victoire tient lieu de symbole selon les commentaires de

l'époque. Les Canadiens français s'identifient fortement à cette équipe qui, entre 1956 et 1960, ne compte qu'un seul joueur originaire de l'extérieur du Québec²⁵. L'arrivée de la télévision de Radio-Canada en 1952 contribue à cette diffusion : de phénomène urbain, montréalais, le Canadien s'étend à tout le Québec. La « Soirée du hockey » devient rapidement un phénomène de masse, avec une moyenne de 1,5 million de téléspectateurs le samedi soir en 1960 (pour une population de 4 millions)²⁶. Selon *La Patrie*, « ce sport est incontestablement notre sport national au même titre que le baseball aux États-Unis et le « soccer » en Europe. Dans ces conditions la minorité des téléspectateurs qui ne prisent pas la retransmission des parties de hockey à la télévision doit se plier de bonne grâce au vœu de la majorité²⁷... ». Le commentateur des parties, René Lecavalier, développe alors tout un vocabulaire québécois pour décrire l'action.

Un amateur résume bien le sentiment de l'époque : « Nous n'avons que le hockey pour nous enorgueillir au Canada français et personne ne devrait nous priver de voir aussi longtemps que possible les Canadiens à l'œuvre²⁸. » *La famille Plouffe* de Roger Lemelin, un des téléromans les plus populaires de la télévision durant les années 1950, présente une famille dont le plus jeune fils (Guillaume) rêve de jouer pour les Canadiens alors que son père, Théophile, rêve d'obtenir le contrat de plomberie du Forum. Le hockey en vient ainsi à pratiquement remplacer la religion, qui connaît des transformations profondes à la veille de la Révolution tranquille. Un arbitre de l'époque affirme : « Dans les années 50 le hockey était plus populaire que la religion et le Rocket [Maurice Richard], plus populaire que le Pape²⁹. » Le cardinal Jean-Claude Turcotte, archevêque de Montréal, déclarait récemment à propos de Maurice Richard : « C'était pas le Bon Dieu, mais bien proche ! » Un partisan a d'ailleurs symboliquement fait imprimer le signe du Canadien sur une hostie qu'on pouvait admirer lors de l'exposition « Fou du hockey », présentée au Musée de la Civilisation de Québec (du 31 mars 1998 au 11 avril 1999). Le documentaire du cinéaste Gilles Groulx sur le hockey, *Un jeu si simple* (Office national du film, 1965) fait continuellement entendre une musique d'Église. Certains vont jusqu'à affirmer : « Les stratèges politiques établissent leurs échéanciers en respectant le calendrier du club de hockey de Montréal. Ni élection ni référendum pendant les séries éliminatoires et surtout pas après une élimination du Canadien. L'humeur du peuple est alors imprévisible et intraitable³⁰. » Selon François Black, « Le Canadien, ou plutôt l'image glorieuse du Canadien, c'est donc l'équation entre un sport, un peuple et un média. C'est une formule magique qui fait coïncider les aspirations des francophones du Québec avec les succès d'une équipe de hockey³¹... »

Mon frère Maurice Richard

Si l'identification entre le hockey et le peuple québécois atteint son sommet durant les années 1950, c'est principalement en raison de la présence de Maurice Richard. Lorsque Richard est suspendu pour un match durant la finale de 1947 contre Toronto, André Rufiange du *Front ouvrier* titre son article : « L'affaire Richard : question de race ! » Il y affirme : « Quand aurons-nous notre part au banquet de la nation canadienne ? Quand serons-nous libérés de ces fanatiques qui, même s'ils sont le petit nombre, nuisent énormément à notre avancement aussi bien dans le domaine du sport que dans celui de la politique, du commerce ou de l'industrie³² ? » Richard livre bataille sur la place publique, sur la glace, il fonce : les Canadiens français gagnent grâce à leur Maurice. En plus, il apporte la reconnaissance américaine, qui compense dans l'esprit de plusieurs la non-reconnaissance canadienne-anglaise de la spécificité québécoise. Le territoire symbolique du sport se déplace vers la politique et l'économie par le biais de la question identitaire.

Richard entretient lui-même cette identification, n'hésitant pas à assumer son rôle de porte-parole du peuple. Lorsqu'il marque son 325^e but en 1952, un sommet dans LNH, il déclare : « Je suis fier d'être Canadien français [...]. L'honneur qui retombe sur les miens et sur le nom que je porte m'a apporté des consolations encore plus douces que le grand record lui-même. Quand on crache sur ma race, le sang me monte à la tête³³. » Le Premier ministre Maurice Duplessis, le maire de Montréal Camillien Houde le citent en exemple dans leurs discours, assistent à ses matchs au Forum et veulent lui être associés. Jean-Marie Pellerin affirme dans sa biographie consacrée au joueur : « Maurice venait d'atteindre l'objectif qu'il avait le plus secrètement à cœur : prouver au monde et à ses compatriotes qu'il nous était possible d'atteindre les plus hauts sommets. Pour une des rares fois, depuis 1837, un frisson de fierté traversait l'échine de ce peuple trop docile. Pour une des premières fois, nous étions fiers d'être Canadiens français [...]. Un des nôtres trônait incontestablement sur tous ces joueurs de la "National Hockey League", un des symboles de nos maîtres anglophones³⁴. » On dit dans les journaux qu'il a fait au hockey ce que Jackie Robinson a fait pour les Noirs au baseball.

Mais si on s'identifie à lui c'est aussi parce qu'il prend la parole. Richard dit tout haut ce qu'il pense (comme Guy Lafleur), il fait face à la réalité, il parle à un moment où le peuple est en quête de parole. Il dénonce le traitement infligé aux joueurs canadiens-français dans la Ligue et traite son président, le Canadien anglais Clarence Campbell, de dictateur. Il tient d'ailleurs une chronique dans l'hebdomadaire *Samedi-Dimanche* à partir de 1952. Il écrit en décembre 1953 : « Mais que M. Campbell s'occupe donc un peu plus de quelques autres petits scandales connus des joueurs de la Ligue

nationale et n'essaie pas de se faire de la publicité à s'en prendre à un bon garçon comme "Boum-Boum" Geoffrion, simplement parce qu'il est Canadien français³⁵ ! » Campbell interdira d'ailleurs à Richard de tenir sa chronique tant qu'il jouera dans la LNH.

En mars 1955, Campbell suspend Richard pour les trois dernières parties de la saison et pour toute la durée des séries éliminatoires, ce qui coûte le championnat des marqueurs à Richard, le championnat de la saison au Canadien et la coupe Stanley. Le 17 mars 1955, c'est l'émeute au Forum de Montréal. Sur la pancarte d'un manifestant on peut lire : « Injustice au Canada français. » *Parlons Sports* titre : « Une insulte à la race canadienne-française³⁶. » Selon les journaux, c'est la pire manifestation que Montréal ait connue depuis les émeutes contre la conscription lors de la Deuxième Guerre mondiale. Richard rejoint les Papineau, Riel et Henri Bourassa. On l'identifie à Jésus, il est « flagellé en public par Campbell³⁷ ». Un émeutier, Marcel Desmarais, résume le sentiment de l'époque : « Lui y nous a montré dans un jeu ce que nous autres on voulait avoir dans notre vie : s'en aller vers un but comme lui s'en allait vers le but pis scorer. Nous autres on le voulait ça dans notre façon de vivre mais on n'avait pas encore quelqu'un qui nous fouettait. Lui y nous a donné l'exemple³⁸. »

Le Canada anglais commence alors à se réveiller. Le magazine *Maclean's* se demande si l'émeute ne cache pas une manifestation d'ordre racial : « Est-ce que les Québécois perçoivent Richard comme un chevalier moderne, capable de redresser les torts passés ? Est-ce que cette explosion ne dissimulait pas une émeute raciale ? Ils ont toujours considéré Richard comme le défenseur de leur peuple. Plusieurs Canadiens se croient victimes de discrimination sociale et victimes d'exploitation économique. Ils voient Richard comme un invincible héros qui abat ses persécuteurs³⁹. » Pour André Laurendeau du *Devoir*, l'heure de la Révolution tranquille a sonné :

On a tué mon frère Richard. Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'une injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré qui protestait contre le sort. Le sort s'appelait, jeudi, M. Campbell ; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce petit peuple rencontre. [...] cette brève flambée trahit ce qui dort derrière l'apparente indifférence et la longue passivité des Canadiens français⁴⁰.

Tout cela nous semble témoigner d'un discours de l'adaptation, de la médiation entre les valeurs traditionnelles et la modernité. Richard fonce sur les patinoires de l'Amérique, s'adapte à son environnement et le maîtrise, comme les Canadiens français doivent maîtriser l'urbanisation et l'industrialisation. Les propos de Richard, concernant le capitaine de l'équipe,

sont éloquentes à cet égard : « Émile Bouchard, le capitaine du Bleu-Blanc-Rouge, un solide gaillard, type idéal de la race saine de chez nous, probablement le meilleur joueur de défense du hockey moderne, à mon avis du moins ; un homme d'affaires averti et, qui plus est, un excellent père de famille qui devrait servir d'exemple à toute la jeunesse du pays. De plus, "Butch" descend de l'une des plus vieilles familles du Canada français et, comme nos érables, il promet de la continuer⁴¹. » Bouchard est assimilé à des éléments de la tradition (famille souche, gaillard, bon père de famille) et de la modernité (homme d'affaires, excelle dans le milieu anglophone, en est même le meilleur, etc.).

Avec Richard, le hockey déborde du territoire de la patinoire pour prendre tout le Québec comme territoire symbolique de lutte identitaire. Toutes les classes sociales, tous les groupes, tous les âges s'y retrouvent. Jean Béliveau écrit dans son autobiographie : « Il a été pour le peuple canadien-français beaucoup plus qu'un joueur de hockey. Il était le héros en qui chacun projetait ses espoirs. C'était, je l'ai dit, une époque de grands changements. Beaucoup de gens quittaient les campagnes pour s'établir dans les villes où ils espéraient, sinon faire fortune, du moins se trouver une confortable place au soleil. Maurice était devenu pour eux le symbole de la réussite, le signe en tout cas que tous les rêves étaient possibles⁴². » Louis Chantigny déclare, dans *Le Petit Journal* (septembre 1960) : « Maurice Richard, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, Canadiens français ! » ; « Lorsqu'il compte un but, il lave les humiliations de notre vie quotidienne. Et lorsqu'on s'attaque à lui, c'est nous tous qu'on maltraite⁴³. » Félix Leclerc conclut : « Maurice Richard : /Quand il lance, l'Amérique hurle/Quand il compte, les sourds entendent/Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent/Quand il passe, les recrues rêvent/C'est le vent qui patine/C'est tout le Québec debout/Qui fait peur et qui vit.../Il neige⁴⁴ ! »

Des investissements symboliques plus contrastés

Jean Béliveau et Guy Lafleur vont en quelque sorte prendre le relais de Richard durant les années 1960 et 1970. L'identification entre les Québécois et ces joueurs est toutefois plus atténuée.

Les circonstances institutionnelles de l'apprentissage du hockey par Jean Béliveau sont révélatrices. Ce sont les frères du Sacré-Cœur de l'Académie Saint-Louis-de-Gonzague de Victoriaville qui l'initient au hockey durant les années 1940⁴⁵. Béliveau fait ensuite partie de l'équipe du Collège de Victoriaville dont l'entraîneur est un frère. La ville se dote au même moment d'un grand aréna pour pouvoir accueillir le salon de l'agriculture durant l'été. C'est donc en partie grâce à la vocation agricole de Victoriaville et à la présence de l'Église que Béliveau a pu s'épanouir comme joueur

de hockey. Béliveau représente un héros complètement différent de Maurice Richard : il est le héros fédéraliste. C'est dire que le club de hockey Canadien peut donner lieu à des projections idéalistes non seulement de la nation québécoise mais également de l'unité canadienne. L'opinion de Béliveau reflète bien ce que pensent beaucoup de Canadiens anglais de Montréal : « Le club de hockey Canadien a toujours été une sorte de métaphore, un symbole de ce qu'est vraiment le Canada, une mosaïque sociale faite de divers groupes ethniques travaillant main dans la main pour atteindre un objectif⁴⁶. » Toute la symbolique entourant le Canadien n'est pas coulée d'un seul morceau : il y a des débats, des conflits concernant l'« identité » qui se cache derrière le Canadien. Béliveau travaille pour le Canadien après sa carrière de hockeyeur, s'entend parfaitement bien avec la famille Molson, avec l'élite anglophone du pays, bref tout le contraire de Richard. Il n'est pas étonnant de voir Pierre Elliott Trudeau à ses côtés lors de la cérémonie à son hommage le 24 mars 1971.

Les circonstances institutionnelles sont également intéressantes dans le cas de Guy Lafleur. C'est en premier le curé de Thurso qui encourage la formation d'une équipe dans la ville et son inscription dans une ligue régionale⁴⁷. Le frère Léo, directeur de l'école Sainte-Famille de Thurso, apprend au jeune Lafleur ses premiers rudiments de hockey. Il écrit même un livre dans lequel il souligne que Lafleur, en ayant réussi à sortir de son petit milieu, est un bel exemple de foi chrétienne et un exemple de réussite sociale, en parfaite adéquation avec le nouveau rêve nord-américain de l'après-guerre. Le frère Léo traduit un projet social, celui de l'émancipation du Québec. Imprégné des idées nationalistes de l'époque, il est convaincu que le peuple canadien-français est béni, choisi par Dieu, promis à de grandes réalisations et il explique le talent de Lafleur par le fait qu'il est Canadien français et donc le reflet des choses à venir pour ce peuple⁴⁸.

Lafleur profite également du vaste mouvement d'appropriation et de construction d'infrastructures sportives par les municipalités québécoises durant les années 1950. L'aréna où il joue avait été construit par la Singer et la Thurso Pulp, entreprises anglophones, puis acheté par la municipalité à la fin des années 1940. Le joueur de hockey se développe dans un contexte d'institutionnalisation du sport à l'échelle de la province : il participe au Tournoi international pee wee de Québec (créé en 1959), événement cautionné par les industriels, les autorités politiques et religieuses. Il profite également des premières écoles modernes de hockey rattachées à l'Université de Montréal et à l'Université Laval. Ces écoles sont dirigées par des éducateurs physiques, diplômés des universités, nouveaux techniciens et théoriciens du sport (comme Gaston Marcotte) qui ont contribué à l'institutionnalisation du hockey.

Les propos du biographe de Lafleur, Georges-Hébert Germain, sont également empreints de religiosité : « Des pères, opérant un monstrueux transfert, poussaient leurs jeunes fils à la limite de leurs forces, tant physiques que psychologiques, afin de réaliser par procuration, à travers eux, leur propre rêve d'enfance. Le hockey devenait à leurs yeux le plus grand sacerdoce auquel leur enfant pouvait accéder. De même que les bonnes vieilles familles canadiennes-françaises rêvaient autrefois de donner un fils à l'Église, certains parents des années 60 espéraient pouvoir offrir un jour leur fils bien-aimé au Hockey⁴⁹. »

Ainsi, on peut sans contredit soutenir qu'avec ces trois joueurs nous avons la palette des identités politiques québécoises : Richard est le prototype même du Québécois pure laine (un René Lévesque) ; Lafleur est indécis, il est fédéraliste mais va jouer pour les Nordiques de Québec et va dénoncer l'emprise anglophone sur le Canadien (un Robert Bourassa) ; Béliveau est le fédéraliste convaincu (un Pierre Elliott Trudeau). Les investissements symboliques sont donc multiples. D'ailleurs, l'image francophone du Canadien va s'estomper de plus en plus durant les années 1960 et 1970. Le repêchage universel instauré en 1963 rend de plus en plus difficile l'embauche de joueurs francophones, même si le Canadien a le droit exclusif sur les deux meilleures recrues francophones jusqu'en 1970. L'expansion de la ligue, qui passe de six à douze équipes en 1967 dilue encore davantage la présence francophone dans le club. Le directeur-gérant Sam Pollock réussit toutefois, par des échanges, à conserver une majorité de francophones durant les années 1970 (avec les Michel Larocque, Pierre Bouchard, Gilles Lupien, Guy Lafleur, Jacques Lemaire, Yvan Cournoyer, Réjean Houle, Yvon Lambert, Pierre Larouche, Mario Tremblay, Pierre Mondou). Mais à partir du début des années 1980 la présence francophone dans le club est minoritaire.

La mémoire collective québécoise retient toutefois du Canadien l'idée de la continuité dans le temps, de la persévérance de l'équipe et, conjointement, d'un peuple. C'est l'idée d'une certaine transmission des valeurs du passé, à l'image de la phrase affichée dans le vestiaire du Canadien : « Nos bras meurtris vous tendent le flambeau, à vous toujours de le porter bien haut. »

Le nationalisme québécois sur la patinoire : les Nordiques de Québec

Les Nordiques vont reprendre le flambeau identitaire délaissé par les Canadiens au début des années 1980. Les fondateurs de l'équipe créée en 1972, Jean-Marc Bruneau et Marius Fortier, soutenus par Charles Marquis, Paul Racine et surtout l'ancien Premier ministre Jean Lesage (président du Conseil d'administration des Nordiques durant les années 1970) envisagent

le hockey comme moyen d'émancipation collective. Marius Fortier affirme : « On nous a déjà tellement dit que nous étions nés pour un petit pain... tellement dit que nul n'est prophète en son pays... tellement dit que Québec, c'est une ville à trente sous... tellement dit qu'on se mangeait la laine sur le dos... tellement... tellement... qu'on a décidé d'ESSAYER⁵⁰. » L'apparition des Nordiques est donc en parfaite adéquation avec l'émergence du néo-nationalisme québécois qui se concrétisera par l'arrivée au pouvoir du Parti québécois en 1976. M. Fortier explique : « J'étais inspiré en outre par un aspect nationaliste. Une excessive prudence, pour ne pas dire la peur, a trop fouillé les tripes du peuple québécois, l'amenant à se tapir dans l'ombre, lui interdisant parfois des réalisations audacieuses. On pouvait prouver à ce petit peuple, par le biais du sport, qu'il était possible de s'arracher à cette condition de porteur d'eau, et de monter une entreprise difficile malgré les railleries, les traquenards et les écueils⁵¹. »

C'est ainsi que Marius Fortier et le directeur-gérant Maurice Filion bâtissent une équipe composée à près de 100 % de francophones durant les années 1970. Le gilet de l'équipe fait directement référence aux signes identitaires québécois, le bleu et le blanc avec des fleurs de lys (alors que le rouge du Canadien est assimilé dans l'imaginaire symbolique au Canada). Jean Lesage joue un rôle important dans cette aventure en réussissant à convaincre la brasserie O'Keefe d'acheter l'équipe en 1976 (lui assurant ainsi des bases financières solides) et en convainquant le gouvernement de René Lévesque d'investir dans l'agrandissement du Colisée de Québec. Lorsque les Nordiques joignent les rangs de la LNH en 1979⁵², Lévesque et Lesage sont d'ailleurs présents pour la première mise au jeu officielle. Incidemment, le Parti québécois utilisera abondamment les références discursives aux succès de l'équipe.

L'arrivée des Nordiques, la première organisation sportive professionnelle entièrement administrée et dirigée par des Québécois francophones, dans la LNH, fait dire à son président, Marcel Aubut : « J'ai beau réfléchir, remonter le plus loin possible dans le temps, c'est le plus grand jour de l'histoire de la ville de Québec, le plus grand jour depuis la venue de Jacques Cartier⁵³. » Claude Larochelle relate l'accueil fait à M. Aubut par la population de Québec, après que celui-ci eut obtenu l'autorisation de se joindre à la LNH : « C'était une explosion de joie impétueuse, dévalant comme un torrent, une clameur fervente et affranchie ressemblant à la joie d'un peuple retrouvant son indépendance, se libérant enfin après un long joug séculaire. [...] le peuple sûr de lui, triomphant, émergeait de ce complexe des Plaines d'Abraham, de cette crainte et de cette timidité bien entretenues dans ce milieu hésitant⁵⁴. »

L'arrimage identitaire entre les Nordiques et les Québécois s'effectue véritablement au printemps de 1982 lorsque l'équipe bat Montréal durant

les séries éliminatoires. À ce moment le Canadien compte cinq Québécois francophones, six Américains, un Suédois, un Tchèque, un Amérindien, douze Canadiens anglais et un entraîneur anglophone. Chez les Nordiques, hormis Dale Hunter et les frères Stastny, tous sont francophones (Dave Pichette, Mario Marois, Michel Goulet, Daniel Bouchard, Wilfrid Paiement, Normand Rochefort, Alain Côté, Jacques Richard, André Dupont, Marc Tardif, Réal Cloutier, l'entraîneur Michel Bergeron). Les journaux n'hésitent d'ailleurs pas à attribuer la défaite de Montréal à la faible présence des francophones dans l'équipe. Un partisan des Nordiques va jusqu'à dire : « On a ça dans le sang [le hockey]. La première chose que nos jeunes nous demandent quand ils peuvent s'exprimer, c'est une paire de patins⁵⁵. »

Mais, encore là, l'utopie n'a duré qu'un temps. L'équipe ne se qualifie pas pour les séries durant cinq saisons consécutives (1988 à 1992) et la nouvelle équipe qui voit le jour en 1993 est composée majoritairement de Canadiens anglais et d'Européens. Les Nordiques sont vendus en 1995 à Comsat Communications par Marcel Aubut, qui réclamait la construction d'un nouveau Colisée par les pouvoirs publics. Le Premier ministre Jacques Parizeau a d'ailleurs offert à M. Aubut d'acheter ses parts du club (16 %) et d'attendre un peu que le dossier du nouveau Colisée soit réglé mais il refuse puisque, en fédéraliste convaincu, il ne porte particulièrement pas le Parti québécois dans son cœur. Voilà un autre trait paradoxal : les Nordiques ont eu un président fédéraliste qui jouait sur la corde nationaliste. L'équipe remporte la Coupe Stanley en 1996 pour les partisans de Denver, au Colorado.

Toutefois, malgré cet échec, ce qui retient vraiment l'attention c'est l'idée d'un certain triomphe sur l'impossible, de la survie. Dans le livre de Claude Larochelle, l'aventure des Nordiques est présentée comme un miracle de persévérance et de durée, constamment associé à l'image du peuple québécois qui, malgré les défaites, persiste⁵⁶.

Les interventions étatiques : le hockey comme lieu de compétition entre le Canada et le Québec

Les politiciens ont toujours été très sensibles à la popularité du hockey auprès des électeurs. Du discours-fleuve (20 minutes) de Jean-Jacques Bertrand au Forum en 1968 à l'utilisation par le Parti québécois (pour présenter les candidats gagnants des élections de 1994) de la musique jouée au Colisée lorsque les Nordiques marquent un but, les exemples sont nombreux. Ce sont surtout les actions et les discours comparés des gouvernements canadien et québécois qui sont intéressants à souligner.

Le gouvernement fédéral :

le hockey comme outil pour favoriser l'unité canadienne

Dans le système complexe des champs de compétence du fédéralisme canadien, le sport et les loisirs sont reconnus comme étant de compétence provinciale. Cela n'a pas empêché le gouvernement fédéral d'investir ce secteur névralgique pour la formation de la jeunesse canadienne. Dès les années 1960, Ottawa prend en charge le sport amateur et développe des programmes de conditionnement physique. Sous l'impulsion de Pierre Elliott Trudeau, le sport est intégré à la politique globale de promotion de l'unité canadienne. En mars 1970, *Une politique du sport au Canada* donne le ton : « le fait que nous soyons tous fiers de notre pays [...] donne une autre raison à un effort fédéral important dans le domaine du sport : l'unité nationale⁵⁷ ». Sous l'impulsion du ministre d'État à la Condition physique et au sport amateur, le gouvernement canadien subventionne les associations sportives ou crée ses propres agences pour traiter directement avec les athlètes d'élite. Les projets de promotion des sports de masse ayant avorté durant les années 1960 en raison des querelles avec les provinces, le gouvernement se porte sur le sport d'élite, qui reçoit de surcroît davantage d'attention médiatique et est susceptible d'être un outil politique attrayant dans le cadre de la promotion de l'unité nationale⁵⁸. C'est ainsi que Sport Canada et Hockey Canada furent créés.

Cette politique sportive de l'unité canadienne est toujours celle qui est développée aujourd'hui. Ainsi, en novembre 1997, le Comité permanent du Patrimoine canadien de la Chambre des Communes crée un Sous-comité sur l'étude du sport au Canada. Son mandat est d'évaluer l'incidence économique du sport au Canada, d'examiner « la contribution du sport dans le domaine culturel, en cherchant notamment à trouver des preuves de l'incidence du sport sur l'unité nationale et des façons de la stimuler⁵⁹ » et de considérer « l'étendue éventuelle et la justification du rôle du gouvernement fédéral — ou de l'accroissement de ce rôle — dans la promotion du sport amateur au Canada et de la participation⁶⁰ ». Le document passe complètement sous silence le rôle des provinces et les difficultés particulières des athlètes francophones.

Le gouvernement du Québec :

le hockey comme outil d'émancipation collective

Dans la foulée du vaste mouvement de modernisation des structures politiques et sociales de la Révolution tranquille, l'État québécois a assumé l'ensemble des fonctions sportives et de loisirs gérées par l'Église. Durant les années 1960 et 1970, les priorités gouvernementales sont d'améliorer les services de loisirs et de sports grâce à une armée d'éducateurs physiques et de réduire les abus du sport professionnel. La politique est alors orientée vers le développement de l'individu. Elle change clairement d'orientation avec

l'arrivée au pouvoir du Parti québécois de René Lévesque en 1976. Le loisir et le sport sont situés dans la perspective du développement culturel de la nation québécoise et sont considérés comme un lieu d'émancipation collective. C'est dans ce contexte qu'est élaboré le *Livre blanc sur le développement du hockey au Québec* (1978), qui met en place toute la structure du hockey amateur contemporain. La politique québécoise, implantée par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche à partir de 1980, apporte un soutien aux municipalités (construction d'équipements sportifs) et veut orienter la pratique du hockey vers l'aspect récréatif, familial et collectif. Quelques programmes de formation visent à développer l'élite mais de façon globale ils ne constituent pas la priorité.

Ainsi, pris sous l'angle des politiques publiques sportives, le hockey apparaît comme un lieu de compétition entre des gouvernements canadien et québécois qui veulent instituer des représentations divergentes de la communauté politique. Outil pour l'unité nationale canadienne ou l'affirmation collective québécoise, le hockey est solidement associé dans le discours gouvernemental à l'identité canadienne ou québécoise.

Le hockey amateur au Québec : une institutionnalisation progressive

Le développement du hockey amateur est un révélateur de l'institutionnalisation et de l'appropriation progressive de ce sport.

Le hockey amateur connaît une progression constante durant les années 1960 et 1970. Le nombre d'arénas au Québec double entre 1975 et 1985, passant de 201 à 430 arénas. La Fédération québécoise de hockey sur glace, créée en 1976, est la plus importante fédération sportive du Québec en termes d'adhérents (6116 équipes et 147 000 personnes)⁶¹. En 1995, son budget était de 2 millions de dollars. Son mandat est de « favoriser et encadrer toutes les formes de pratique du hockey sur glace sur tout le territoire du Québec auprès de toutes les catégories de participants⁶² ». La structure du hockey amateur s'articule autour de trois pôles : territorial (15 régions et 103 zones) ; selon l'âge (pré-novice, novice, atome (le plus grand nombre d'équipes), pee-wee, bantam, midget, junior, senior) ; selon la motivation et les habiletés (à partir d'atomes trois embranchements sont proposés : hockey de développement (élite), hockey de compétition, hockey récréatif). En ce qui concerne les classes sociales mobilisées autour de ce sport, Raymond Boulanger a montré que le hockey est un sport également réparti selon les catégories sociales, dans une population de 25 à 64 ans au Québec⁶³. Les sports discriminants au Québec sur la base de la qualification professionnelle sont : natation, ski alpin, tennis, équitation, golf, voile.

Le hockey a connu des changements majeurs durant les vingt dernières années. Le nombre de joueurs masculins âgés entre 5 et 20 ans a considé-

ramblement diminué, passant de 250 000 à la fin des années 1960 à 100 000 à la fin des années 1980⁶⁴. Cependant, les années 1990 ont vu une progression des effectifs de l'ordre de 2 % par année. Mais la pratique du hockey s'est surtout fortement différenciée. Ainsi, les filles sont de plus en plus nombreuses sur les patinoires québécoises et il existe aujourd'hui 150 équipes féminines. De plus, le nombre de joueurs adultes augmente constamment : il existe 446 ligues provinciales ou adultes, soit 130 000 adultes jouant régulièrement. Le défi majeur du hockey est cependant ethnique. Cinq régions du Québec possèdent un plus grand nombre d'équipes affiliées à la fédération que la région de Montréal. Les jeunes enfants de parents immigrés ne jouent que très rarement au hockey et adoptent dans une large majorité le soccer, même d'intérieur l'hiver.

Facteurs de remise en question de l'arrimage entre le hockey et l'identité québécoise

Il convient maintenant d'examiner quelques éléments de remise en question de l'arrimage entre le hockey et le projet identitaire québécois. Deux ensembles de facteurs nous semblent particulièrement importants à considérer : le contexte canadien et l'économie du sport en Amérique du Nord.

Le contexte canadien témoigne d'une remise en question de la centralité du hockey dans le projet identitaire canadien. Richard Gruneau et David Whitson ont effectué une étude sur la nature du hockey, sur son rôle dans la culture canadienne et dans la constitution de la vie sociale⁶⁵. Selon eux, les Canadiens ont développé une interprétation mythique du hockey comme ciment de l'identité canadienne. Il s'est développé une vision du hockey⁶⁶ comme étant l'expression idéalisée de la culture canadienne, organiquement lié à notre identité, une sorte d'essence, de ressource culturelle naturelle. Le problème c'est que le discours de la naturalité du sport, poussé à outrance, crée une amnésie culturelle concernant les luttes sociales et les intérêts divergents entre les classes sociales, les genres, les groupes ethniques et surtout entre amateurs et professionnels. Il apparaît ainsi que le processus de naturalisation du hockey a profité d'abord à l'élite canadienne-anglaise, qui a imposé son sport, puis à la Ligue nationale de hockey. Le hockey est, selon ces auteurs, loin d'appartenir organiquement aux communautés de base. Notre représentation symbolique du hockey, notamment professionnel, devra donc changer si les Canadiens veulent que ce sport soit toujours une constituante de l'identité. On assiste ainsi à un décalage de plus en plus important entre le hockey amateur et professionnel au Canada⁶⁷.

Cette question est étroitement liée aux tendances récentes de l'économie du sport en Amérique du Nord allant dans le sens d'une commercialisation accélérée de la LNH. À l'ère du sport-spectacle (Walt Disney possède d'ailleurs une équipe dans la LNH), le hockey produit des identités de consom-

mation éphémères. Les spectateurs sont des consommateurs d'une expérience de spectacle collective, temporairement unis autour d'un produit. Ce qui compte dans ce contexte ce sont les intérêts financiers des propriétaires d'équipes et leur coordination avec les stratégies des élites locales qui déterminent si un nouvel amphithéâtre sera construit ou non et si une équipe canadienne demeurera dans la LNH ou non. Cette accumulation du capital dans le sport-spectacle est étroitement reliée au développement urbain : durant les deux dernières décennies, les spectacles sportifs ont été considérés non plus seulement en termes de revenus découlant de la vente des billets mais surtout en termes d'activités de consommation générées autour de l'événement (marchandises, restaurants, sorties en ville, etc.). Les ressources en capital et le potentiel de marché (revenus de la télévision, du câble) sont devenus les critères premiers pour juger de la viabilité d'une équipe en Amérique du Nord. Ainsi, dans l'optique de décrocher le maximum de revenus provenant des contrats de télédiffusion des matchs de hockey, l'objectif de la LNH est de couvrir l'ensemble du territoire américain. Les dernières franchises de la Ligue furent ainsi accordées en Arizona, en Californie, au Colorado, en Floride, en Caroline, au Texas et au Tennessee. L'influence de la commercialisation et de la professionnalisation du hockey s'est donc effectuée selon des lignes adaptées au capitalisme moderne et au développement urbain. C'est une économie de production et de distribution dont les décisions sont prises aux États-Unis : au fil des ans, le siège social de la LNH est symboliquement passé de Montréal à Toronto puis à New York.

Bruce Kidd montre d'ailleurs que le rétrécissement de la présence canadienne dans la LNH ne date pas d'aujourd'hui. Examinant la période 1914-1945, il conclut que le hockey devient un phénomène de culture de masse, une célébration du nationalisme canadien (il est lié à l'identité canadienne) en même temps que se développe une célébration de l'idéologie américaine du sport professionnel et commercial, minant ainsi l'idée d'une distinction canadienne⁶⁸.

Les conséquences principales de ces facteurs, auxquels il faut ajouter le salaire des joueurs⁶⁹ et la disparité du taux de change entre le Canada et les États-Unis⁷⁰, sont de trois ordres.

D'abord, les équipes canadiennes se retrouvent dans une situation précaire et ce, malgré des foules considérables : elles sont passées de 8 à 6 depuis 1992-1993. Ces 6 équipes restantes (Montréal, Ottawa, Toronto, Calgary, Edmonton et Vancouver) ont déclaré des pertes globales avant impôts de 85 millions de dollars en 1997. En fait, seules les équipes de Montréal et de Toronto sont véritablement assurées d'un avenir à moyen terme.

Ensuite, les pouvoirs publics sont forcés de subventionner la construction de nouveaux équipements collectifs (amphithéâtres), ce qui est virtuel-

lement impossible dans le contexte actuel de recherche de l'équilibre budgétaire au Canada. Les deux tiers des équipes de la LNH ont déjà déménagé dans des amphithéâtres construits il y a moins de 5 ans ou le feront bientôt. Surtout, les sites construits aux États-Unis après 1990 ont été en grande partie payés par le contribuable : on estime à 42 % des coûts de construction d'un amphithéâtre (qui coûte environ 148 millions de dollars américains) la part des subventions municipales, des allègements fiscaux et des dons de terrains. De plus, 15 des 20 équipes américaines de la LNH sont exonérées de taxes municipales. Les 6 équipes canadiennes paient 5 fois le montant des taxes municipales des 20 équipes américaines⁷¹.

Enfin, ces facteurs provoquent une dilution accélérée de la présence des francophones dans la LNH. Lors de la séance de repêchage de 1997, 19 joueurs seulement provenaient de la Ligue de hockey junior majeur du Québec (sur un total, incluant les Américains et les Européens, de 246), contre 50 pour la Ligue de l'Ontario et 60 pour la Ligue de l'Ouest. Le système central de dépistage et de repêchage ne favorise pas les francophones : la performance future des francophones est, selon le chercheur Marc Lavoie, systématiquement sous-estimée par les dépisteurs⁷². En 1998, le taux de représentation des francophones dans la LNH, par rapport à tous les joueurs, est de 8,5 % chez les joueurs attaquants, 7,6 % chez les défenseurs et 18,0 % chez les gardiens de but⁷³. On estime que deux jeunes Québécois sur 50 000 évolueront un jour dans la LNH.

Conclusion

Nous avons pu constater que le hockey était lié de près à la question identitaire québécoise et à l'appropriation progressive par le peuple québécois d'outils d'affirmation nationale au fil du XX^e siècle. Le hockey apparaît de la sorte comme un véritable témoin des enjeux culturels, politiques et économiques greffés à la question identitaire. L'appropriation par les Québécois d'un sport à l'origine anglophone fut donc un des moyens déployés par la communauté québécoise pour s'ancrer dans la modernité nord-américaine. Les débats, tensions, conflits, investissements symboliques différenciés qui ont accompagné ce mouvement illustrent combien la question de l'identité est complexe et représente un débat sans cesse ouvert au Québec. Véritable symbole, le hockey est, comme l'identité québécoise, amené à se définir et à se redéfinir constamment. Il sera particulièrement intéressant d'examiner l'évolution des liens entre ce sport et la question identitaire sous l'influence des facteurs d'éclatement identifiés ici et dans un contexte de diversification ethnique de la population québécoise, de globalisation du sport-spectacle mais aussi de résurgence des identités et identifications locales.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Cet article est basé sur une communication présentée au Colloque international de l'Association Française d'Études Canadiennes, « Configurations canadiennes de la notion de territoire », Université Toulouse-Le Mirail, 16-18 juin 1999.
2. Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997, p. 14.
3. *Ibid.*, p. 21.
4. Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisir et Société*, vol. 19, n° 2, automne 1996, p. 554.
5. *Ibid.*, p. 553.
6. Charles Taylor, *La liberté des modernes*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophie morale », 1997 ; Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993 ; Paul Ricoeur, *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1983, 1985.
7. Richard Gruneau et David Whitson, *Hockey Night in Canada. Sport, Identities and Cultural Politics*, Toronto, Garamond Press, 1993, p. 13 (nos italiques).
8. Cette partie est essentiellement redevable aux travaux de Donald Guay et de Gilles Janson.
9. Donald Guay, *op. cit.*, p. 83.
10. Gilles Janson, *Emparons-nous du sport. Les Canadiens français et le sport au XIX^e siècle*, Montréal, Guérin, 1995, p. 40.
11. Donald Guay, *op. cit.*, p. 88.
12. *Id.*
13. *Ibid.*, p. 217.
14. Jean Harvey, « Le clergé québécois et le sport, 1930-1960 », dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dir.), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 69-92.
15. Michel Vigneault, « Les débuts du hockey montréalais, 1875-1917 », dans Jean-Pierre Augustin et Claude Sorbets (dir.), *La culture du sport au Québec*, Talence, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 187-205.
16. Donald Guay, *L'histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel avant 1917*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1990, p. 249.
17. Donald Guay, *op. cit.*, p. 103.
18. *Ibid.*, p. 105.
19. Claude Mouton, *Toute l'histoire illustre et merveilleuse du Canadien de Montréal*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1986, p. 102.
20. *Le Devoir*, 9 janvier 1911.
21. *Le Devoir*, 18 janvier 1911.
22. Cité dans François Black, *Habitants et Glorieux. Les Canadiens de 1909 à 1960*, Laval, Les Éditions Mille-Îles, 1997, p. 67.
23. Cité dans *ibid.*, p. 43.
24. *Le Devoir*, 25 janvier 1938, cité dans *ibid.*, p. 74.
25. À l'exception de Bert Olmstead, tous les joueurs, francophones et anglophones, sont du Québec : Maurice et Henri Richard, Bernard Geoffrion, Toe Blake, Dickie Moore, Jean Béliveau, Doug Harvey, Jacques Plante, etc.
26. François Black, *op. cit.*, p. 114.
27. *La Patrie*, 21 avril 1957, cité dans François Black, *op. cit.*, p. 111.

28. *Parlons sport*, 13 août 1960, cité dans François Black, *op. cit.*, p. 113.
29. Luc Cyr et Carl Leblanc, *Mon frère Richard. 24 heures pour l'histoire*, Ad Hoc Films, 1999.
30. Ronald King, dans *Les Glorieux. Histoire du Canadien de Montréal en images*, Montréal, Les Éditions Transcontinental, 1996, p. 19.
31. François Black, *op. cit.*, p. 129.
32. *Le Front Ouvrier*, 19 avril 1947, dans Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*, Montréal, Éditions Trustar, 1998, p. 101-103.
33. Cité dans Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 211, 215 et 524.
34. *Ibid.*, p. 215.
35. *Ibid.*, p. 241.
36. 26 mars 1955, dans Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 338.
37. *Parlons Sports*, 26 mars 1955, dans Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 338.
38. Luc Cyr et Carl Leblanc, *op. cit.*
39. Dans Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 349.
40. *Le Devoir*, 21 mars 1955, dans Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 361-362.
41. Cité dans Jean-Marie Pellerin, *ibid.*, p. 219.
42. Chrys Goyens et Allan Turowetz, *Jean Béliveau. Une époque, un regard*, Montréal, Art Global/Libre Expression, 1994, p. 92.
43. Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 497 et 500.
44. Dans *ibid.*, p. 11.
45. Voir Chrys Goyens et Allan Turowetz, *op. cit.*
46. *Ibid.*, p. 279.
47. Voir Georges-Hébert Germain, *Guy Lafleur. L'ombre et la lumière*, Montréal, Art Global/Libre Expression, 1990.
48. *Ibid.*, p. 52.
49. *Ibid.*, p. 44.
50. Marius Fortier, *Les Nordiques et le circuit maudit*, Sainte-Foy, Lotographie, 1978, p. 7, majuscules dans l'original.
51. *Ibid.*, p. 67-68.
52. De 1972 à 1979, les Nordiques se produisent dans l'Association mondiale de hockey, qui fait faillite en 1979.
53. Claude Larochelle, *Les Nordiques. 10 ans de suspense*, Sainte-Foy, Lotographie, 1982, p. 33.
54. *Ibid.*, p. 34.
55. Louis-Ange Santerre, *Les Nordiques... plus !*, Gallix, Les Éditions Nord-Côtières, 1989, p. 23.
56. Claude Larochelle, *op. cit.*
57. Jean Harvey et Roger Proulx, « Le sport et l'État au Canada », dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dir.), *op. cit.*, p. 99.
58. Donald Macintosh, « Le gouvernement fédéral et les associations sportives volontaires », dans *ibid.*, p. 123-141.
59. Sous-comité sur l'étude du sport au Canada, *Le sport au Canada : leadership, partenariat et imputabilité*, Comité permanent du Patrimoine canadien, Chambre des Communes, novembre 1998, p. 2.
60. *Ibid.*, p. 3.
61. Le système est le suivant : 3 ligues provinciales, 150 ligues régionales, 850 ligues zonales, 6392 équipes, 100 000 joueurs entre 5 et 20 ans, 20 000 administrateurs, 20 000 entraîneurs, 2500 instructeurs, 4500 arbitres.

62. Martin Smith, « Jouer au hockey de l'enfance à la retraite », *Forces*, n° 112, 1996, p. 56-62.
63. Raymond Boulanger, « Cultures de classe et pratiques sportives », dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dir.), *op. cit.*, p. 255-275.
64. Voir l'état des lieux dressé par le Groupe de travail sur le hockey mineur au Québec, *Vers un développement harmonieux du hockey au Québec*, juin 1989 (Rapport Thérien).
65. Richard Gruneau et David Whitson, *op. cit.*
66. À travers notamment les écrits suivants : Bruce Kidd et John Macfarlane, *The Death of Hockey*, Toronto, New Press, 1972 ; Peter Gzowski, *The Game of Our Lives*, Markham, Paperjacks, 1983 ; Doug Beardsley, *Country on Ice*, Winlaw, Polestar Press, 1987.
67. Le cas de Québec est exemplaire à cet égard : après avoir perdu leur équipe professionnelle (les Nordiques), les Québécois se sont tournés vers le hockey junior (les Remparts) qui connaît un regain de popularité.
68. Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.
69. En 1998, le joueur moyen gagne 1,2 million de dollars américains.
70. 80 % des recettes des équipes canadiennes de la LNH sont en dollars canadiens, alors que 80 % de leurs dépenses sont en dollars américains.
71. Voir Sous-comité sur l'étude du sport au Canada, *op. cit.*
72. Marc Lavoie, *Désavantage numérique. Les francophones dans la LNH*, Hull, Les Éditions Vents d'Ouest, coll. « Critiques/Économie du sport », 1998.
73. *Ibid.*, p. 35.

Nd.l. Un dossier thématique sur « le sport et la politique » est actuellement en préparation sous la direction de Gilles Janson. Les auteurs intéressés à soumettre un article sur ce thème sont priés de contacter le responsable de ce dossier ou Robert Comeau.